
LES PREMIÈRES

A L'OPÉRA-COMIQUE

La Lépreuse

Tragédie légendaire en trois actes

Poème de M. Henry BATAILLE, Musique de M. Sylvio LAZZARI



APRÈS de longues années de lutte, la *Lépreuse* de M. Sylvio Lazzari, partout repoussée comme le furent jadis celles dont elle évoque et chante le sort misérable, vient de rentrer dans la maison d'où l'autorité de justice l'avait chassée.

Au lendemain du succès, il n'est plus nécessaire de rappeler les étapes douloureuses, ni l'ironie de la décision d'un jury timoré qui, au dernier concours musical de la ville de Paris, préféra à ce drame lyrique superbe une médiocre *Elsen* déjà et pour

jamais tombée dans l'oubli. Les applaudissements spontanés d'un public profondément ému ont, dès la répétition générale, vengé cette partition des affronts qu'elle eut à subir, et sa beauté rayonna d'autant plus que l'acharnement dont elle fut victime nous en avait plus longtemps privés. Le compositeur, dans la joie d'être enfin compris, a dû pleinement pardonner l'offense. Nulle rancune ne peut demeurer dans l'âme de celui dont la musique est animée du souffle de tendresse et de pitié qui a passé sur le front de toute une foule frémissante d'angoisse.

On avait redouté que le sujet ne suscitât des allusions et des plaisanteries. Le public parisien, le plus léger qui soit mais aussi le plus sensible, a prouvé qu'en présence d'une action grandement conçue et exprimée, les yeux qui se moquent si facilement ont en réserve de bonnes larmes prêtes à couler. Quand le cœur est touché, l'esprit fait trêve.

*
*
*

Au moyen âge, dans notre Bretagne où vivent encore les légendes, les superstitions et la Foi, la maison de granit gris du fermier Matelinn et de sa femme Marie abrita la paix et le bonheur jusqu'au jour où leur fils Ervoannik leur dit son dessein d'épouser Aliette Tili, la plus blonde et la plus jolie du village. Jamais, c'est la réponse du père, une fille de lépreuse ne dormira sous son toit. Ervoannik, dont ce refus exaspère l'amour, s'emporte jusqu'à jeter la malédiction sur ses parents. Mais il a aussitôt le remords de sa parole et de son geste et s'agenouille pour obtenir d'eux le grand pardon qu'il ira demander aussi à Notre-Dame du Folgoat. Il redevient l'enfant naïf, crédule et tendre et, quand Aliette vient, timide et étrange, réclamer celui qu'elle aime, il intercède en sa faveur pour que ses parents ne soient pas durs envers elle. Comme elle a pris son cœur sans détours et sans défense ! Il promet à son père et à sa mère de renoncer au mariage et il obtient d'eux qu'ils le laissent seul avec Aliette pour la consoler de l'outrage que Matelinn lui cracha au visage en l'appelant fille de lépreux. La rumeur publique accuse d'ailleurs Aliette d'avoir, avec son mal, donné la mort à plusieurs jeunes gens du pays, Ervoannik ne croit pas à ces méchants propos. Il a confiance entièrement en Aliette. Il est impossible que cette jolie bouche ait bu au sein d'une lépreuse. Aliette est sa petite sœur fine. Ils iront ensemble, pieds nus et se tenant par la main, au pèlerinage du Folgoat, et, comme les cloches sonnent le départ de la bannière de la paroisse, ils se mettent en route.

Leur chemin passe devant la chaumière sordide de la mère d'Aliette, la vieille Tili, et ils entrent s'y reposer. Tili est une horrible femme, rongée par la lèpre et nourrissant en elle une haine implacable contre tous ceux qui ne sont pas atteints de ce mal terrible. De ses mains pustuleuses elle prépare des tartines beurrées qu'elle propose aux enfants, et ses conseils excitent sa fille, qui est belle, à augmenter le nombre des malheureux à qui, en leur offrant son corps, elle communique le fléau meurtrier. C'est avec une joie vengeresse qu'elle accueille Ervoannik, le nouvel ami d'Aliette. Elle le grise et l'endort en lui versant du vin de sa cave de sorcière. Pendant son sommeil, elle confesse Aliette, qu'elle ne reconnaît plus, tant elle la trouve pâle et grave. Pour la première fois Aliette aime, elle veut épargner l'élu de son cœur. Jamais elle ne partagera sa couche, jamais elle ne lui permettra de manger dans son écuelle ni de boire dans son verre, elle se contentera de dormir près de son souffle, malgré le désir qu'elle a de ses lèvres et dont elle espère bien, par amour vrai et pur, triompher. Cela n'est pas l'affaire de la vieille Tili. La beauté d'Aliette est l'instrument de sa haine. Il lui faut encore cette victime. Une machination diabolique la lui sourira. Elle laisse entendre d'un côté à Aliette que son fiancé a déjà maîtresse et enfants et de l'autre, à Ervoannik qui voudrait connaître le baiser de son amie, elle conseille d'avouer à Aliette qu'il l'a trompée. Il la rendra jalouse, et c'est là le moyen de faire

céder les demoiselles. Ervoannik ment innocemment. Alors Aliette, qui se croit trahie, mouille de ses lèvres impures le verre qu'elle tend à celui qui sera désormais son amant, comme les autres. Tandis qu'Ervoannik vide lentement le verre empoisonné, la vieille, dressée sur sa haine, s'écrie dans une joie sacrilège : Buvez, ceci est mon sang.

Un mois a passé. Devant la porte fermée de Matelinn les gens du village attendent que le prêtre vienne chercher Ervoannik pour le mener vivant au tombeau qu'est la maison blanche des lépreux. Sa mère, qui ignorait le retour inespéré d'Ervoannik, s'étonne de cette foule, comprend enfin, frappe à la porte, appelle son fils, lui ouvre les bras. Il la repousse avec douceur. Son mal lui défend d'embrasser sa mère. Il est résigné à son sort, et Matelinn qui, avec sa femme, tendre compagne, peina toute sa vie pour voir ce malheur, accepte ce coup du destin. Que la volonté de Dieu soit faite ! Au son des cloches tristes s'avance la procession qui chante la prose des morts. Le prêtre jette l'eau bénite de l'absoute sur le malheureux que son père a de ses mains tremblantes revêtu du manteau à cagoule des lépreux. Il est désormais séparé du monde. Mais, au moment de partir, Aliette vient lui prendre la main, comme lorsqu'ils se sont mis en route pour le pèlerinage de Folgoat. Elle sera enfermée avec lui dans la maison maudite pour l'éternité. L'amour adoucira leur misère.

Ce drame, au-dessus duquel planent les ailes sombres et lourdes de la Fatalité, a l'unité et la simplicité de la tragédie antique. L'archaïsme du langage, la naïveté de certaines expressions, la grâce et la fraîcheur des images, la vulgarité naturelle et voulue des détails de la vie donnent au dialogue un caractère primitif, aux sentiments quelque chose d'universellement humain, à l'œuvre du pittoresque, du mystère et une saveur de terroir qui en situent l'action d'une façon indubitable. L'âme bretonne, pays, atmosphère, coutumes, croyances, choses et gens, s'y révèle au point, que jamais en aucune autre œuvre dramatique je ne l'avais si sûrement reconnue. C'est que, lorsqu'il composa sa tragédie, M. Henry Bataille puisa aux sources pures de la légende et ne craignit pas d'emprunter à la poésie populaire des vieux conteurs celtiques les phrases et le discours des humbles héros que son travail a tiré de l'ombre pour les présenter dans toute leur naïveté au grand jour du théâtre moderne. Il flotte autour d'eux le parfum sauvage et pénétrant de la lande. C'est lui que nous respirons à travers l'adaptation érudite et fidèle de M. Bataille. S'il n'est pas possible d'associer, dans le succès, le nom des bardes inconnus à celui du dramaturge d'aujourd'hui, notre émotion reconnaissante peut, au delà des temps, rendre hommage à leur talent naïf, gracieux, tendre, sincère et douloureux grâce à qui la grande âme de la race ancienne parle de loin et profondément à l'âme de ceux qui la continuent, si modestement que ce soit.



Une tragédie légendaire ainsi conçue et réalisée avec la collaboration posthume des poètes de la vieille Bretagne appelait, pour devenir un drame lyrique, une musique tirée ou du moins inspirée des mélodies populaires qui ont fleuri sur la terre même où les poésies étaient écloses. L'entente entre la parole et le chant ne pouvait se produire qu'à cette condition. M. Sylvio Lazzari l'a compris, et cette conviction nous vaut un chef-d'œuvre de sensibilité, d'émotion, de douleur et de pitié. Ne croyez pas que sa partition ne soit faite que d'emprunts, à la manière du drame de M. Bataille. M. Lazzari y a mis plus de discrétion. Si quelques motifs ont été pris à des chansons dont les refrains nous sont familiers, la matière musicale de sa partition lui appartient. Au lieu de se réduire à des citations livresques, elle est le fruit personnel de ses impressions recueillies dans un pays mélancolique et doux qui est la seconde patrie de tous ceux au cœur de qui le rêve pleure, sourit et chante. Je n'ai pas besoin de le lui demander

pour savoir que M. Sylvio Lazzari est allé là-bas sur la grève et sur la lande écouter longuement le flot qui dévaste ou qui berce, le vent qui hurle, gémit, courbe et déracine les chênes séculaires ou se joue en murmurant parmi les roses œillets sauvages et les ajoncs aux grappes d'or en fleur. Il a entendu bavarder au bord de l'étang les lavandières dont le linge revêt de blancheur les buissons épineux de la haie, chanter à la veillée la voix tremblante des aïeules et le timbre argentin des promesses, jouer le biniou qui mène les danses sur la prairie que transforment en un camp les tentes de toile des cabarets. Il a vu les pèlerinages où la foi se lit dans les yeux innocents qu'elle illumine, le cortège de deuil dans les chemins gris et la noire procession des femmes sous leur mante et leur cape funéraires. Il a respiré l'air salin du large et l'air léger qui a passé sur les champs de sarrasin, sur les coteaux couverts de bruyères, sur les jardins et sur les bois dont les arbres abritent une fontaine célèbre par les miracles de son eau limpide. Il a aimé ce pays des vieilles églises de granit autour desquelles le cimetière met une couronne de tombes verdoyantes et fleuries, ce pays où les légendes et les traditions ne meurent pas, où tant d'êtres ont gardé la simplicité de vie et de mœurs des ancêtres, où la fidélité est la première vertu de la race.

C'est tout cela que M. Sylvio Lazzari nous apporte dans une œuvre si sincère, que le public, pourtant sceptique des répétitions générales, s'est laissé prendre pleinement par l'émotion, angoisser par le drame, gagner par le désespoir de ce qui palpitait devant lui, attendrir par la pitié, sans se demander quels moyens avaient été employés pour faire taire ainsi son besoin de critique et d'analyse. Epousant la tragédie, la musique en a rythmé et chanté les accents d'une manière si parfaite, qu'il semble désormais impossible de les séparer. Selon ce qu'elle avait à exprimer, tour à tour descriptive, sentimentale, mystique, mystérieuse, ironique, mordante, violente, passionnée, mélancolique, douloureuse ou terrible, la musique a su, dans la variété de ses nuances, conserver, du prélude auroral à la conclusion funèbre, un caractère d'unité qui lui vient de ce que son origine est populaire. La mélodie, qu'elle soit extraite du folklore breton ou qu'elle soit le plus souvent fille naturalisée armoricaine de l'imagination de M. Lazzari, a cet accent profond, cette souplesse de lignes, cette naïveté de forme, cette sobriété et cette justesse de moyens des chants qui, jaillis comme spontanément de l'âme du peuple et répétés avec amour par les successives générations, sont le miroir musical de l'éternelle humanité. On se reconnaît en eux et en eux l'on retrouve la face des âges détunés derrière notre visage qui s'y reflète. C'est l'écho du passé que le présent redit malgré lui, et c'est cet écho qui touche si directement notre cœur. Il n'y a rien en tout cela de nouveau ni d'original, mais l'originalité du musicien a consisté à nous donner la seule chanson qui convenait à la légende paysanne dont il s'était épris.

Je ne veux pas ici diminuer le mérite du grand musicien qu'est M. Sylvio Lazzari, car il fallait l'être pour produire, selon la formule wagnérienne, cette œuvre qui s'appuie sur des thèmes aussi simples, qu'il paraît difficile de les transformer sans en altérer le caractère primitif. M. Lazzari y a hautement réussi, et sa *Lépreuse* est un des rares drames lyriques qui, conçus dans l'esprit lyrique du maître de Bayreuth, aient une valeur personnelle. Sa déclamation toujours juste y est d'ailleurs plus chantante que dans la *Tétralogie*. Si la symphonie, en quelques endroits, a des combinaisons qui rappellent fatalement le grand exemple qu'il s'est proposé, il n'y a nulle servilité dans le procédé. Ce n'est pas une adaptation, mais une manière naturelle de concevoir qu'un génie fit sienne à jamais. Il est de grands sillages dans lesquels il est glorieux de voguer, quand on peut s'y maintenir. L'orchestre de M. Sylvio Lazzari, tout en la soutenant, a le souci de laisser à découvert la parole, possède les qualités de couleur, de puissance, d'âpreté, de tendresse et de passion qui étaient nécessaires pour animer et transfigurer des thèmes dont la mélancolie est le fond natif, Il

les a élevés jusqu'à la force tragique. Au second acte, qui a une tenue de chef-d'œuvre, toute la salle, haletante, fut suspendue à leur souffle puissant.

Dirai-je les pages et les passages qui m'ont le plus vivement intéressé ? Cela me serait facile, et mes citations seraient nombreuses. Mais je préfère ne pas les détacher d'un ensemble homogène où rien n'est sacrifié et où chaque chose a une importance proportionnée au rôle qu'elle est destinée à jouer. Je rappellerai seulement le charme descriptif et élégiaque du premier acte, le caractère ardent et quasi démoniaque dans son horreur du second et, au dernier tableau, la résignée tristesse qu'éclairent les pénétrants rayons de la suprême Pitié.

L'œuvre a porté ses interprètes qui de façon différente, sont excellents : M. Bayle, naïf, tendre et douloureux Ervoannik, M. Vieuille, rude et paternel Matelinn, M. Azéma, sénéchal plein d'autorité, et dans des personnages secondaires MM. Payan et Vours et Mmes Ménard, Billa-Azéma, Thévenet, lavandières au franc caquet. Mme Brohly est une mère très touchante. Mme Marguerite Carré a fait une création remarquable du rôle d'Aliette. Au second acte elle chanta et joua en grande artiste le long récit qu'on aurait pu croire au-dessus de ses moyens où la grâce domine. Quant à Mme Delna dans la sorcière Tili, elle y est effrayante. Je ne peux lui faire de plus beau compliment, puisqu'elle a supérieurement donné là ce qu'on espérait d'elle. Les chœurs ont par leur attitude et par leurs voix pris une part artistique à cette action où, au début du troisième acte, leur rôle est celui qu'on leur confiait dans la tragédie antique. M. Bailly, avec ses décors, et l'ami Miltzer, avec ses costumes, ont entouré pour la *Lépreuse* du cadre austère et simple dont elle avait besoin pour que le spectacle fût harmonieux.

Enfin voici donc une œuvre lyrique d'où le cœur emporte une émotion musicale, et ce m'est une grande joie de saluer la venue de cette tragédie légendaire, si longtemps attendue, qui a fait mieux que réaliser les belles espérances sur elle fondées.

Victor DEBAY.